

Un dieu vivant

Étienne Beaulieu

Number 13, Fall 2007

La littérature et l'animalité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2557ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, É. (2007). Un dieu vivant. *Contre-jour*, (13), 99–102.

Un dieu vivant

Étienne Beaulieu

Notre époque ressemble à un coup de vent contraire en haute mer de l'histoire. Insensiblement, les vents dominants laissent la place à de légères brises inverses et bientôt à des bourrasques filant à contre-courant des grands mouvements du siècle. L'expérience du temps se transforme en effet sous nos yeux sans qu'on y prenne garde. Mais comment pourrions-nous y être attentif, puisque le temps, c'est ce qui par définition se glisse dans le changement et s'y confond ? À la différence d'un banal changement de premier degré, notre époque est pour ainsi dire en train de changer de manière de changer. La Modernité nous avait habitués à bien séparer deux régimes temporels grâce auxquels on départageait sagement les temps. D'un côté les sociétés dites « traditionnelles » au sein desquelles avait cours un rapport de domination du passé sur le présent. De l'autre côté, les sociétés en rupture qui, tournées vers le progrès, avaient fait du futur le point de référence du présent, cerné d'un horizon utopique. La postmodernité avait aussi renvoyé dos-à-dos ces deux régimes de temporalité en soustrayant le présent à la double influence du présent et du futur, engendrant de cette façon un présent autonome, un « présentisme » historique. Ce présent était apparemment indépassable, puisque s'équivalaient en lui les appels tribaux au retour à l'instant et

l'investigation historique des époques révolues présentées comme un panorama des différents modes d'être relatifs entre eux. Comment sortir de ce présent purifié, en même temps ouvert à toutes les époques ? Le temps ressemblait alors à une circulation perpétuelle du même dans une histoire immobilisée.

Un violent coup de vent a soufflé sur tout cela et remis en marche la succession des temps. Le futur et le passé viennent en effet de reprendre leurs droits, sous les pressions conjuguées de l'écologie triomphante et des populations vieillissantes qui souhaitent aujourd'hui « léguer au futur un monde habitable ». Devant la menace d'une catastrophe climatique (qui hérite du discours sur le péril nucléaire de l'après-guerre), les présentistes s'accusent maintenant d'avoir vécu aux dépens de leurs successeurs et prennent conscience, soudain, que le présent ne se suffit pas à lui-même et que sa préservation passe par ce qui lui survivra. Dans cette époque où l'on signe le pré-arrangement funéraire du futur, celui-ci devient, comme les espèces, les cultures et les glaciers, en voie de disparition. Suivant cette idéologie de la conservation, pour laquelle tout est passible de disparition et donc de protection (de la planète elle-même jusqu'aux moindres traces de passé — vieilles affiches, objets usuels, etc.), certains présentistes restreignent même leurs vœux à simplement vouloir « léguer le futur », de façon intransitive, par une pure « éthique du futur », selon l'expression du philosophe Hans Jonas (*Pour une éthique du futur*). Ce legs n'est pas celui du futur de la planète ou des générations, mais le futur comme legs d'un temps remis en branle, comme s'il avait été subtilisé par ceux qu'il est dorénavant convenu de nommer les « usagers » du temps, c'est-à-dire ceux qui l'habitent pour un moment et le moulent à leurs manières de voir. Car l'expérience du temps est bien sûr variable dans le temps, de sorte que l'histoire, c'est avant tout l'histoire du temps, l'histoire des manières de concevoir le temps. Mais en redressant ce relativisme historique, c'est le temps lui-même qui vient de reprendre les guides et donner le sens de l'histoire, puisque, en dernière analyse, toutes les déconstructions de la chronologie (éclatement, extases, cristaux temporels) ne pourront jamais faire couler le temps en sens inverse. Même en morceaux, le temps, cet invertébré, avale et digère à sens unique.

*

« Il faut » clamait l'époque révolutionnaire en tentant de rallier les volontés à son projet de transformer la société et le monde. Les mêmes mots servent aujourd'hui à désigner tout autre chose que le coup de force révolutionnaire de la création d'un monde nouveau : « il faut » maintenant, au contraire, sauver le monde. Une nécessité s'impose de ne pas le laisser disparaître sous le poids des menaces nucléaires et écologiques. Il y a quelques années, une horloge internationale a été créée pour donner une mesure du péril qui menace la terre : cette horloge indique à l'heure actuelle minuit moins cinq et l'aiguille des secondes avance à une vitesse accélérée. L'urgence que ressent notre époque n'est plus « révolutionnaire », elle n'enjoint plus à se mettre au service d'un royaume à venir, fût-il sécularisé, mais de tout tenter pour seulement garder ce qui existe déjà. L'homme est devenu (mais ne l'a-t-il pas toujours été ?) le gardien d'un monde en passe de disparaître. Il lui incombe une responsabilité globale qui désamorce toutes les alternatives. L'époque semble dire : « libre à vous d'être cyniques face à cette menace, de jouer d'ironie et d'attendre la catastrophe avec scepticisme, il n'en demeure pas moins que la menace qui plane sur vous est d'une telle ampleur qu'elle égalise toutes les attitudes — pessimisme, optimisme, stoïcisme, toutes ces manières de penser ne sont dorénavant plus que des singeries humaines sans importance ». L'homme d'aujourd'hui n'est paradoxalement plus le centre du monde, mais seulement le gardien. C'est à lui que revient la tâche de conserver le monde tel qu'il l'a reçu, mais la terre n'est déjà plus à son usage. Ayant asservi pratiquement toutes les ressources, l'homme doit maintenant veiller à ne pas les épuiser, à desserrer son emprise sans quoi il s'étranglera lui-même. La survie humaine dépend dès lors de tout ce qui a été conquis par sa puissance, et les êtres vivants, apparemment sans défense, reprennent un empire étrange : précisément parce qu'ils sont à préserver et qu'ils n'ont pas la capacité de dominer l'homme, c'est eux qui exercent une domination sur leur gardien. La survie du gardien dépend aussitôt de ce qu'il garde. Et le vivant, l'animal, le végétal, détrône l'homme, que sa puissance décline de facto. Le vivant est déjà notre dieu impuissant, dieu *parce qu'*impuissant.

*

Ces pensées ne sont pas profondes, elles sont même impertinentes et superficielles, mais l'époque impose la bêtise de cette question à laquelle il devient impossible de se dérober : une chose telle que l'homme mérite-t-elle de survivre ? Le nihilisme retrouvé de nos jours sa jeunesse éternelle.

Hans Jonas soulignait dans *Le concept de Dieu après Auschwitz* qu'il n'est plus possible de penser Dieu sur le mode de la toute-puissance et de la bonté. Dieu, le Dieu que nous avons connu ou pensé connaître, n'est aujourd'hui plus qu'un indifférent se laissant être, une sorte de pochtron paradisiaque aujourd'hui oublié sur un coin de comptoir. Ce Dieu-là n'est bien sûr plus un Dieu, il s'est transformé en ordinaire, en presque rien, en absence de lui-même. Le véritable dieu, c'est celui envers lequel nous sommes en dette et son nom est aujourd'hui l'animal.

*

Il faut remonter le chemin biblique qui fait choisir par inadvertance l'homme au lieu de l'animal. Jacob, l'aîné des douze tribus ancestrales, a subtilisé à Esaü son droit d'aînesse en se recouvrant d'une peau de hyène au moment de la bénédiction paternelle afin de se faire passer, aux yeux usés de leur père, pour l'homme à la peau rude qu'était Esaü, le véritable aîné, plus proche de l'animal que de l'homme. C'est en feignant d'être animal, en se parant de ses qualités, que Jacob (« celui que Dieu protège ») fonde la lignée unifiée d'Israël. Cette bénédiction a permis à l'homme de tromper Dieu et de se cacher derrière l'animal, d'en faire son déguisement, son faire-valoir. C'est à une bénédiction inverse qu'il faut aujourd'hui procéder : c'est l'homme qui doit recouvrir l'animal et tromper à nouveau, mais dans un tout autre sens, un Dieu aveugle depuis longtemps et dont tous se jouent depuis la nuit des temps.